



PIGRAPHIE LIBYCO-BERBERE

La Lettre du RILB

Répertoire des Inscriptions Libyco-Berbères

EPHE - Section des sciences historiques et philologiques - à la Sorbonne
45-47, rue des Ecoles, 75005 PARIS

Directeur de la publication : L. Galand

ISSN 1260-9676

N° 18-19 - 2012-2013

QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Si l'on attend encore l'inscription, de préférence bilingue, qui permettrait un progrès décisif dans l'étude du libyque, diverses publications montrent que l'attention portée à ce domaine ne se relâche pas. Sans prétendre à l'exhaustivité, je présente ici celles qui sont venues à ma connaissance. On complétera ces données par les précieuses informations que Mansour Ghaki publie dans ce même numéro de la *Lettre*. À ce propos, je constate avec satisfaction qu'il considère les inscriptions de Dougga comme un cas exceptionnel. J'ai plus d'une fois soutenu (et encore dans la *Lettre* 17), qu'elles ne se situent pas simplement sur la ligne d'une évolution régulière, mais plutôt sur une dérivation due aux circonstances historiques. De même, Ghaki estime avec raison que la notion d'alphabet « occidental » est un « fourre-tout », rejoignant ainsi la critique que j'ai faite d'une division simpliste entre deux alphabets, l'occidental et l'oriental.

Il faut d'abord saluer la sortie toute récente (bien qu'ils portent la date de 2011) des nouveaux *Quaderni di Studi Berberi e Libico-berberi* qui, sous la direction de L. Serra, s'ajoutent désormais aux différents composants de la revue *Studi Africanistici* de l'université napolitaine « L'Orientale ». Le volume 1 (2011), édité par Serra, M. Ghaki, A. Habouss et la très active A.M. Di Tolla, ne compte pas moins de 449 pages. L'un des articles est d'une importance particulière pour notre discipline : c'est l'excellent rapport de J.-P. Laporte, « Études libyco-berbères et histoire ancienne de l'Afrique du Nord » (p. 335-348). L'auteur s'excuse de n'être pas berbérant, mais il est remarquablement informé et armé de toute la prudence nécessaire, assortie parfois d'une pointe d'humour. – Notons encore un article qui, sans ressortir à l'épigraphie, peut concerner nos recherches par ricochet : c'est celui de M. Serhoual, annoncé dans la Table des matières comme « Langue et toponymie amazighes : état des lieux », titre ramené dans le corps du livre à « Tanger : un toponyme amazigh » (p. 173-187). L'auteur passe en revue les différents avatars du toponyme, qui a subi non seulement l'évolution phonétique, mais l'adaptation à l'arabe, au français ou à l'anglais. M.S. se montre surtout soucieux de montrer que le nom n'est pas arabe, ce que son antiquité suffisait à prouver.

J'ai pu éditer à partir de photographies, grâce à l'obligeance de Mme N. Benseddik, une « Nouvelle inscription libyque dans la région de Souk Ahras », *Ikosim*,

Alger, Association algérienne pour la sauvegarde et la promotion du patrimoine archéologique, 1, p. 115-118. Le texte de 4 lignes assez courtes n'est peut-être pas complet. Un examen direct de la pierre serait souhaitable. S'il confirmait que certains éléments ont disparu, on pourrait avancer quelques hypothèses. Il est possible, notamment, que l'inscription donne une nouvelle attestation du mot MSW•, maintes fois étudié. Le point (•) transcrit ici le signe ≡ dont la valeur prête encore à discussion ; j'estime en effet que les lettres H (Chabot) ou i (Rebuffat), même employées par convention, risquent de suggérer des lectures erronées, et que le signe de l'occlusive glottale ('), que par convention j'ai souvent utilisé, reste ambigu malgré les précautions prises.

R. Rebuffat, qui a découvert le « libyque de Bu Njem », s'intéresse depuis longtemps à l'écriture libyco-berbère. Il a publié une contribution intitulée « Pour un corpus de bilingues punico-libyques et latino-libyques » et datée de 2003-2007, dans M.H. Fantar (éd.), *Osmose ethno-culturelle en Méditerranée*, Actes du colloque organisé à Mahdia du 26 au 29 juillet 2003, Université de Tunis El Manar, p. 183-242 et 11 pp. de planches. On trouve là non seulement un classement des inscriptions, mais des indices, des tableaux établis avec soin et des commentaires qui font de cette étude, présentée par son titre comme un simple vœu, un solide instrument de travail. Un fascicule plus récent, élaboré par R.R. au Laboratoire d'archéologie de l'École normale supérieure et, sauf erreur, accessible sur l'internet (HAL-SHS), s'attaque à un sujet plus précis : « Les inscriptions libyques au chevron V et à formule ternaire V□ / □·, déchiffrement des caractères courants [15 caractères] », 2012, 68 pp., planches. La documentation est sans faille et s'étend aux données fournies par l'Antiquité punique ou latine. L'auteur s'appuie sur des dénominations, tenant compte de la position des lettres. S'abstenant de tout essai de traduction, il veut seulement déterminer la valeur phonétique des lettres. Malgré ces précautions, si rares en pareil domaine, je reste réservé devant la lecture MKY pour la « formule ternaire ». Il semble difficile de voir un K dans □ ou □ et, plus étonnant encore, un T dans ·. L'argumentation de l'auteur est assez « serrée » et appelle un examen détaillé, avant lequel une discussion serait déplacée. Il me semble pourtant que ses analyses ne tiennent pas assez compte des fluctuations subies par

l'écriture libyque : fluctuations dues à la dispersion géographique et au jeu des initiatives individuelles, réussies ou avortées, dont le spectacle très instructif nous est offert aujourd'hui par les chercheurs qui s'efforcent de fixer une écriture pour le berbère.

Dans la revue *Almogaren* (XLIII / 2012, p. 25-34), organe de l'*Institutum Canarium* (Vienne, Autriche), Mme Samia Ait Ali Yahia présente brièvement (avec des illustrations) « Les peintures et gravures rupestres en Grande Kabylie ». L'article concerne à la fois les représentations figurées et les inscriptions. L'auteur a soutenu récemment, à l'Université Mouloud Mammeri de Tizi Ouzou, une thèse de doctorat dont je n'ai pas encore pris connaissance : *Etude comparative entre les stèles à inscriptions libyques de la Berbérie Centrale (Algérie) et la Berbérie Occidentale (Maroc)*.

Il faut saluer la parution toute récente des actes d'un congrès tenu en 2007 : A. M. Corda et A. Mastino (éds), *L'onomaistica africana. Congresso della Société du Maghreb préhistorique, antique et médiéval*, Porto Conte Ricerche (Alghero, 28/29 settembre 2007), Sandhi, Ortacesus, 2012 (Studi di storia antica e di archeologia / 10). La communication d'Ali Aït Kaci, « Noms latins en graphie libyque », p. 11-20, porte principalement sur 32 noms présents dans l'épigraphie libyque et rapprochés de noms latins par l'auteur, qui s'appuie (avec prudence) sur les graphies latines ou puniques fournies par d'autres documents. Les inscriptions (néo-)puniques sont particulièrement mises à contribution car l'emploi des *matres lectionis* leur permet de suggérer un vocalisme qui évoque sans doute assez bien celui du libyque. Il n'est pas possible d'étudier ici le détail de l'article, qui mériterait d'être exploité à son tour pour l'étude des notations et des correspondances entre libyque, latin et punique. – On notera aussi, cette fois avec prise en compte du grec, le travail de Michèle Coltelloni-Trannoy, « L'apport du grec à la connaissance des toponymes et des ethnonymses, dans l'Afrique antique », p. 29-38, qui étudie un certain nombre de noms, parmi lesquels celui des Masaesyles. – On trouve encore dans le volume une contribution du regretté J.-M. Lassère, « Onomaistica africana XIX sur les *cognomina* 'traduits' », p. 145-149, et une étude de R. Rebuffat sur les « Makkoioi », p. 151-158, dont on sait que le nom, avec sa « racine » MK, a déjà retenu l'attention de l'auteur dans d'autres publications. – À dire vrai, si tous les articles du volume ne concernent pas directement l'épigraphie libyque aucun n'est indifférent à qui s'intéresse à notre

domaine. La belle présentation du livre n'exclut pas quelques bêtises sans gravité ; je signalerai quand même que le président de la SEMPAM, dont c'était le congrès, n'est pas Françoise, mais François Deroche !

Plusieurs travaux concernent les îles Canaries. La *Lettre* a déjà mentionné plusieurs fois les recherches de Renata Springer. Celle-ci poursuit ses activités en compagnie d'un groupe de chercheurs canariens, notamment J. Carlos Navarro, J. Cuenca, J. de León Hernández, M.N. de León Machin, J. País País, M.A. Perera Betancort, S. Sánchez Perera. Elle a l'amabilité de me communiquer les références suivantes : J.A. Belmonte, M.A. Perera Betancort, C. Conzález García, 2010: "Análisis estadístico y estudio genético de la escritura libico-bereber de Canarias y Norte de África", *VII congreso de Patrimonio de Lanzarote*. Arrecife – J. Cuenca Sanabria, 2010: "Las manifestaciones rupestres de los antiguos Canarios: del Lomo de Los Letreros y las Cuevas de Risco Caído", *VII congreso de Patrimonio de Lanzarote*. Arrecife – R.A. Springer Bunk, 2008: "Los orígenes de la escritura libico-bereber", *Estudios Canarios*, no. LIV: p. 141-164 – R.A. Springer Bunk, S. Sánchez Perera, 2011: "Documentación de las manifestaciones rupestres de El Hierro (2008-2009); precedentes, procedimientos y resultados", *Actas del Seminario Arqueomac (Azores-Madeira-Canarias)*, Santa Cruz de Tenerife: p. 109-124.

La revue *Sahara* (21, 2010) publie un article du regretté W. Pichler, « The Latino-Canarian rock inscriptions – a short review of the latest history of research and interpretation », dont le titre est assez explicite.

Dans le n° XLIII / 2012 d'*Almogaren*, H.-J. Ulbrich, à qui l'on doit déjà plusieurs études portant sur ce domaine, publie « Neubewertung einiger libysch-berberischer Inschriften im Barranco de las Piletas (Lanzarote) », p. 7-24. Après avoir souligné l'intérêt que présentent les nouvelles techniques de photographie « digitale » pour l'examen des inscriptions, H.-J. Ulbrich commente quelques séquences de caractères qui, selon lui, désignent le plus souvent des noms propres. Il rappelle qu'il convient de dissocier écriture et langue ; il faut prendre en compte la présence de plusieurs types d'écriture et de plusieurs langues (libyque, mais aussi phénico-punique, latin) qui ont pu s'influencer mutuellement. La multiplicité des hypothèses qu'il propose met en lumière l'extrême complexité des problèmes posés, mais aussi la fragilité des réponses.

Lionel Galand

INSCRIPTIONS LIBYQUES DE TUNISIE - ETAT DE LA QUESTION

Le père J.B. Chabot, auquel on ne rendra jamais assez hommage, a publié le *Recueil des inscriptions libyques (RIL)* en 1940 ; 91 documents libyques (RIL 1 à RIL 89 auxquels il faut ajouter RIL 1124 et 1125) "revenaient" à la Tunisie puisque découverts à l'intérieur des frontières modernes de ce pays. Cette "appartenance" ne reflète pas la réalité antique sur le plan aussi bien géographique qu'historique : sur le plan géographique, la Tunisie actuelle "regroupe" le territoire de Carthage à la veille de la destruction de Carthage, la Numidie orientale, les territoires au sud de la Dorsale souvent appelés les steppes et une partie des *emporia* ; l'histoire antique de la Tunisie

actuelle est celle de Carthage, du royaume numide, de la province Africa, de la Proconsulaire etc. Nous continuerons à nous inscrire dans le cadre tunisien tout en ayant à l'esprit que le domaine libyque couvre une aire géographique beaucoup plus large. Il s'agit en fait de donner aux lecteurs de la *Lettre* un état du "Libyque" dans une partie relativement petite géographiquement du "Monde libyque".

Depuis la publication du *RIL* de Chabot, de nouveaux textes ont vu le jour et le nombre des "inscriptions libyques de Tunisie" a changé.

Liste des inscriptions libyques de Tunisie publiées depuis Chabot

- Borj Hellal (antique *Thunisida*) (Musée de Chemtou) (Ghaki 1985 A et 1995 B).
 - Les textes mis au jour dans le cadre de la thèse de IIIème cycle de S. Ben Baaziz « La vallée de Oued el htab » provenant de Bir mrakrite, Henchir Sidi Nouioua et de Afsat el hsan ; ces stèles sont conservées dans la réserve de Makthar (Ghaki 1985 B)
 - Oued smida (Le Kef) (réserve archéologique de la ville du Kef) (Ghaki 1986 A)
 - Maghraoua (réserve de Makthar) (Ghaki 1988)
- A Dougga, plusieurs nouveaux textes ont été mis au jour :
- Le fragment d'inscription (réserve du site) (Ghaki 1996).
 - L'inscription de la tour ouest (*in situ*) (Ghaki 2000).
 - L'inscription du monument à auges (réserve du site) (Ghaki 2011).
- El Feija (environs de) deux stèles (Ghaki 1986 b- en collaboration avec Khanoussi – et Ghaki 1991).
 - Mediouna : cinq textes (*in situ*) (Ghaki 1991).
 - Sidi Aïch (réserve de Gafsa) 5Ghaku 1996.
 - Ellès (réserve d'Ellès) (Ghaki 1996)
 - Latrech (Ghaki 1996).
 - Ksat Lemsa (antique Limisa) (environs de) (Ghaki 1996).
 - El Ghrifat (Ghaki 1998).
 - Henchir Ghayadha : trois textes actuellement dans la réserve de Makthar (Ghaki 2008).
 - Sbiba (environs de) : une stèle épigraphique a été découverte par M. Ghedira dans le cadre de sa thèse sur "Sufes (Sbiba) et sa région dans l'Antiquité", Faculté des Sciences Humaines, Tunis 2008.

Liste des inscriptions inédites

- Un nouveau document en écriture horizontale bilingue – réemploi ? – inédit découvert en 2012 (réserve du site de Dougga) ; l'inscription sur laquelle nous reviendrons en détails, compte neuf lignes dont une (l'avant dernière) est en néopunique. La première ligne se présente comme suit : BZN TBGG BNYPST [?]MZBKH ; elle n'est pas sans rappeler les inscriptions du même type ; BNYPST est attesté dans RIL 2 tandis que [?]MZBKH est à rapprocher de DBNMZBKH de RIL 3.

- El Matria (environs de Téboursouk) : texte de quatre lignes en écriture verticale renfermant des signes "occidentaux".
- Gaafour (région de) : bilingue libyque/punique (réserve de Zama ?). Le texte libyque en écriture verticale compte trois lignes et est mal conservé.
- Henchir el ksab (environs de Ghardimaou) : mis au jour par l'équipe de la *Carte nationale des monuments et sites*, le texte de trois lignes est en écriture verticale.
- Hbabsa (près de Makthar) : la stèle est cassée en deux : texte libyque en écriture verticale.
- Halk el Menjel : une stèle cassée en deux mise au jour par l'équipe de préhistoriens tuniso-italiens ; le texte inédit se présente en écriture verticale en deux registres séparés par un trait ; l'écriture renferme des "caractères "occidentaux".
- Mididi (réserve de Makthar) : trois fragments en écriture verticale et signes "orientaux".
- Sidi Boubaker (région de Gafsa) : inscription découverte par l'équipe de la *Carte nationale des monuments et sites* : trois lignes en écriture verticale.

Remarques

Celles-ci sont des orientations de recherche sur chacune desquelles il sera nécessaire de revenir plus longuement :

A - Le cas de Dougga est caractérisé par :

1. l'écriture qui est horizontale et de droite à gauche – l'écriture libyque étant en principe verticale et de gauche à droite ; il s'agit là d'une "adaptation" à l'écriture phénicienne-punique.
2. les textes dits officiels, parce que renfermant des titres et des fonctions associés aux noms et aux filiations de personnages, qui ne sont pas connus ailleurs qu'à Dougga.
3. la majorité des titres et des fonctions attestés à Dougga qui ne sont pas connus ailleurs, dans l'état actuel de la recherche,

B - De cette réalité, découlent les remarques suivantes :

1. le cas de Dougga semble unique
2. ces particularités qui se situeraient dans le temps : le IIème s. avant J.C., et plus précisément le règne de Micipsa, semble la période indiquée.
3. le fait que Dougga ait reçu « le MQDS de Massinissa » qui lui confère un statut spécial : la question est de savoir quels sont les titres et les fonctions attestés qui peuvent être assimilés à un pouvoir local, donc à une certaine autonomie ; Hiempsal se réfugie à *Thirmida* "à proximité d'une ville-trésor qui pourrait être *Thugga*, une des principales cités de la Numidie, probablement même la principale après Cirta..." (Gsell 5, 142-3).

C - Les inscriptions libyques "tunisiennes" pourraient constituer trois séries :

- 1 . la série de "l'alphabet libyque de Dougga".
2. la série renfermant "le libyque oriental" : elles sont les plus nombreuses et elles se concentrent dans le nord-ouest et le centre ouest de la Tunisie.
- 3 . une troisième série, quelques textes, renfermant des signes « étrangers » aux deux précédentes ; ces textes n'ont pas de « territoire » propre ; on en rencontre aussi bien dans le centre ouest que dans le sud du pays ; ces signes ne sont pas toujours attestés dans ce qui est qualifié par convention "le libyque occidental".

Ce classement est certes pratique, mais il continue à poser des problèmes :

- l'alphabet de Dougga est fixé grâce aux bilingues ; il est le résultat de l'évolution du "libyque oriental" même s'il renferme des signes inconnus ailleurs.
- le libyque oriental se concentre sur la Numidie, il compte l'écrasante majorité des inscriptions libyques ; il est clair que son « territoire » renferme un nombre de textes classés comme appartenant au "libyque occidental" ;
- le libyque occidental semble un "fourre-tout" dans lequel se retrouve tout ce qui n'est pas "libyque de Dougga" et "libyque oriental". La conséquence est évidente : le libyque occidental se rencontrerait dans presque tout l'espace nord du domaine libyque ; "le libyque saharien" occupant la partie méridionale ; le nombre de textes "occidentaux" est d'autant plus faible que l'espace est grand ; Chabot (RIL, préf. p.XIV) donnait la liste des "inscriptions laissées sans transcription" ; elle compte 73 inscriptions.
- le fait que le libyque épigraphique, septentrional par rapport au rupestre méridional, soit à 90% du libyque oriental devrait être un élément déterminant dans toute approche relative aussi bien au domaine libyco-berbère qu'aux alphabets qui le caractérisent.

Bibliographie

- CHABOT, J.B., 1940, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, Imp. Nle.
- GALAND, L. 1992, "Petit lexique pour l'étude des inscriptions libyco-berbères", *Almogaren* XXIII : 119-126.
- GHAKI, M., 1983, "RIL 72 b- Une nouvelle inscription libyque de Borj Hellal", *Africa* IX, 1985 : 7-11.
- , 1985, "Textes libyques et puniques de la vallée de l'oued Elhtab", *Revue des études phéniciennes puniques et des antiquités libyques (Reppal)* I : 169-178.
- , 1986 a, "Une nouvelle inscription libyque à Sicca Veneria (Le Kef) -Libye oriental et Libye occidental", *Reppal* II : 315-320.
- , 1986 b, "Une stèle libyque de la région de Ghardimaou", *Reppal* II, : 321-324 (en collaboration avec M.Khanoussi).
- , 1988, "Stèles libyques de Maghraoua et de ses environs immédiats", *Reppal* IV : 247-256.
- , 1991, "Nouveaux textes libyques de la Tunisie", *Reppal* VI : 87-94.
- , 1995 a, "La répartition des inscriptions libyques", *Reppal* IX, 1995 : 93-108.
- , 1995 b, "Le cas de la stèle libyque : Borj Hellal 3. Note sur la question de l'orientation de l'écriture libyque", [Mélanges F.Rakob. *Mitteilungen des Deutschen Archaeologischen Instituts Roemische Abteilung*, Band 104, 1997] : 337-340.
- , 1996, "Epigraphie libyque et punique à Dougga (TBG'G)" - Table ronde sur l'épigraphie à Dougga (Thugga) 24-25 Mai 1996 à Bordeaux. *Dougga (Thugga) Etudes épigraphiques*, textes réunis par M.Khanoussi et L.Maurin, Paris 1997 : 27-45.
- , 1996, "Nouveaux textes libyques et néopuniques", *Africa romana*, Atti del XII convegno di studio, Olbia, décembre 1996 (1998) : 1037-1046.
- , 2000, "Stèles libyques et néopuniques", *Africa romana*, Atti del XIV convegno di studio, Sassari, décembre 2000 (2002) vol. 3 : 1661-1678.
- , 2008, "Inscriptions libyques de H.Ghayadha, *Antiquités Africaines* 44 : 187-189.
- , 2011, "Une nouvelle inscription libyque officielle à Dougga, *Parcours berbères-Mélanges offerts à P.Galand-Pernet et L.Galand pour leur 90^e anniversaire, Berbers Studies* 33, Köln (Testes réunis par A. Mettouchi) :39-44.
- GSELL, S. *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, 8 volumes, Paris 1913-1927.
- LONGERSTAY, M., 1990, "Les peintures rupestres des haouanets des Mogods ; aspects techniques et répertoire iconographique", *Revue archéologique de Picardie*, 1-2, 1990, 119-131 (127).

Mansour Ghaki



Stèles de Makhtar -Tunisie (clichés de M. Ghaki)



TIFINAGH DE LA GROTTE D'ALIGURRAN ET DE TAFADAK

(Aïr nigérien)

Comme dans de nombreux sites de l'*Ahaggar*, des *Ajjer* algériens et de l'*Adghagh* malien, on découvre de nombreuses inscriptions rupestres en *tifinagh* dans le massif de l'Aïr nigérien, l'*Ayar*. C'est dans ce dernier massif que l'on trouve la grotte d'*Aligurran* et les panneaux rocheux de Tafadak, sites d'un grand nombre d'inscriptions.

Aligurran, appelé aussi *Arigullan* et *Anigurran* dans cette région, est l'homologue d'*Amamallan* en *Ahaggar* (v. Hanoteau 1896 : 146-150). Il s'agit d'un personnage historico-légendaire qui est représentatif du chef touareg par ses qualités de meneur d'hommes et son intelligence qui a suscité d'abondantes anecdotes la révélant. Il est au centre de nombreux récits qui circulent dans le Sahel et, principalement, il est dit inventeur des *tifinagh*, en concurrence avec le géant *Amerolqis* (v. Aghali et Drouin 1979 ; Prasse 2003 : 552 ; Casajus 2000). C'est au cours de plusieurs séjours dans cette région de l'Aïr (1989, 1990, 2004, 2006) que j'ai pu examiner et relever un certain nombre d'inscriptions qui sont attribuées à ce héros légendaire et écouter des récits le concernant.

Le site de *Tafadak* est d'abord une localité importante au nord d'*Agadez*, capitale régionale. C'est le lieu d'une source thermale fréquentée pour sa réputation thérapeutique par les populations locales et aussi par celles qui sont éloignées. Des panneaux rocheux proches portent de nombreuses inscriptions exposées à l'air libre.

Ces deux sites sont très renommés en raison de leurs attributions respectives, ayant eu pour le premier, possédant encore pour le second, une forte fréquentation qui peut expliquer ce foisonnement d'inscriptions très localisées.

En prélude à un travail d'ensemble à venir, je vais présenter sommairement les caractéristiques générales de ces deux sites et tester ce que peuvent nous apprendre quelques inscriptions.

Le corpus des inscriptions que j'ai constitué comprend des photographies (F) et des extraits d'enregistrements au caméscope (clip = C) : ces images sont identifiées, selon le site, par **G** = grotte d'*Aligurran* et **T** *Tafadak*.

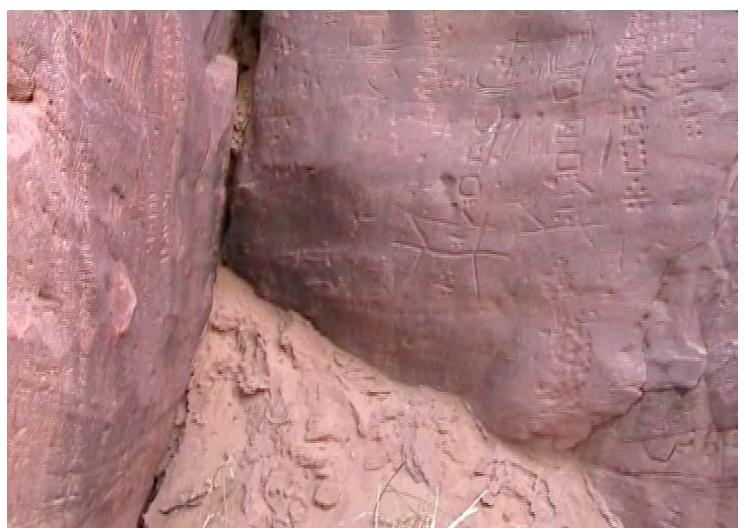
I. La grotte d'*Aligurran*

Aligurran demeure, pour la mémoire collective, un véritable héros culturel en raison du legs des *tifinagh* à sa communauté touarègue et ses qualités de poète : *ənta a ddinzâmân tifinay*, "c'est lui qui a créé les *tifinagh*". Il serait le créateur de l'alphabet de cette écriture et le premier à la diffuser en écrivant sur de nombreux rocheux disséminés dans les vastes espaces sahélo-sahariens, jadis territoires privilégiés et lieu de vie prisé des Touaregs.

On raconte qu'il y a une grotte qui serait la demeure d'*Aligurran* et auprès de laquelle se trouverait sa sépulture, un grand tombeau en pierre, *idebni* (v. cliché p. 15), et celles de certains membres de sa famille dans de plus

petites tombes, *tisəska*. Ces tombeaux, *idəbnän*, sont encore bien visibles néanmoins aucune fouille archéologique n'a encore été réalisée pour authentifier leur contenu réel. Le rocher dans lequel se trouve cette grotte est appelé *Akashwar-n-Aligurran*, "rocher d'*Aligurran*" ou *Akashwar-n-Amamallan* par les gens. La plupart des Touaregs affirment que c'est bien la demeure de ce personnage. En nous introduisant dans cette grotte avec mon guide, qui n'y était jamais entré bien que vivant dans la région et sachant parfaitement son existence, nous avons été très surpris par l'abondance des inscriptions qui tapissent toutes les parois, depuis celle qui fait face à l'entrée et beaucoup plus encore à l'intérieur. Abrités des vents de sable corrosif, les signes sont bien conservés et se révèlent facilement identifiables, les multiples messages paraissent lisibles sinon déchiffrables... Certaines inscriptions, en bas des parois, sont partiellement ensevelies par un sable fin et propre qui s'est accumulé pendant des années, transporté par le vent. Nous n'avons pu dégager ce tapis dense ni en mesurer l'épaisseur par manque de temps et d'instruments adéquats lors de cette première visite. En somme le sable s'est accumulé au sol sans éroder la paroi.

Cette grotte est dissimulée dans la végétation et se présente, maintenant, comme un vaste trou, une partie souterraine et une partie émergeant du sol. Elle comporte un arbre dont les branches supérieures se trouvent à l'extérieur ainsi qu'un puits. La margelle de ce puits présente des traces incisées des multiples frottements des cordes de puisage. Ces traces sont vraisemblablement anciennes car le puits semble en partie comblé de sable qui recouvre également le sol d'une couche épaisse. L'arbre porte sur le tronc une longue inscription partant du bas, incisions noircies par le temps ou par la technique de pyrogravure.

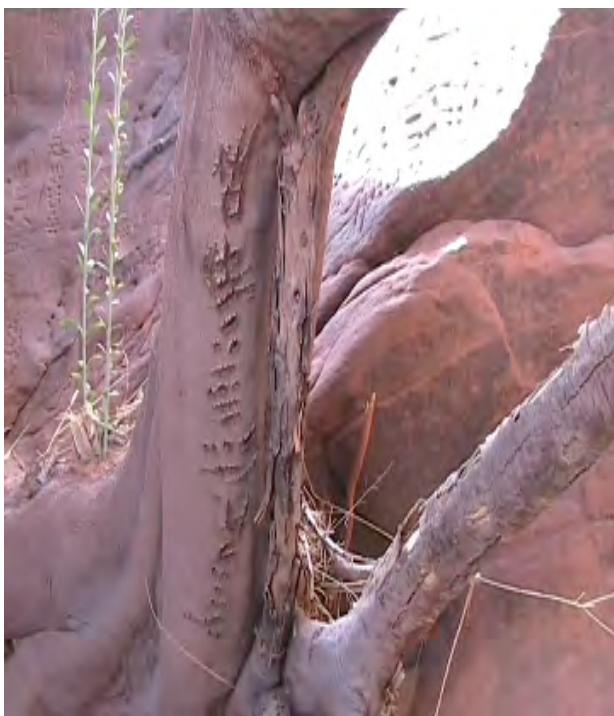


Le sol du fond de la grotte est recouvert de sable fin (F01)



Puits dans la grotte

anu as ḥecčan yunān imi-net ihā ammas n ḥakjam
"à l'intérieur de la grotte puits dont les margelles sont
'mangées' par les cordes de puisage" (GC40).



acacia, ḥagar (*Mareua crassifolia*) (GC 14).

ešek ihān ammas n ḥakjam ḥwārnāt-tu t̄finay
"arbre étant à l'intérieur de la grotte portant des *t̄finagh*"

Dans ce lieu confiné mais aéré, on distingue divers types de graphie et d'inscriptions : certaines sont finement incisées, d'autres piquetées ou grattées de tailles variables. Certaines sont isolées, d'autres cumulées en lignes serrées selon diverses orientations, horizontales et verticales de bas en haut, mais aussi en crochet et en boustrophédon, ou librement sinuées. Elles peuvent voisiner, mais rarement, avec de petites figurines ou ce qui paraît être des dessins géométriques.



L'ordre de toutes ces inscriptions semble difficile à retrouver
(GF 83).



Panneau surchargé d'inscriptions (GF 07).



Type d'inscriptions à gravures profondes (GF 037).



Mélange de signes graphiques (?) et de dessins qui sont peut être des marques de propriété (GF 836).



Sur une autre paroi de la grotte, un dromadaire semble chargé d'un palanquin de femme, *təxawit* (C24/F024).



ligne verticale bas-haut sur le tronc de l'arbre (GC 14) :

: | : · : □ [s] || : [s] | : + ○ +[?]
awa nāk aw Daya innān əylāyān-ak TRT
 "c'est moi aw Daya qui dis ils ont contourné à ton intention TRT" (TRT pourrait être un toponyme).



ligne horizontale droite-gauche (GF 02) :

: | : · : □ E S I □ : # □

awa nāk aw Emmədi innān ərey Zara

"c'est moi Emmedi qui dis j'aime Zara / Azara"

Le dernier signe présente un croisillon à l'un de ses angles qui pourrait être un dérapage de la gravure. L'avant-dernier signe a aussi la valeur /J/, JR est aussi le nom féminin Jara.



ligne droite-gauche(GF 054) :

: | : · ○ || E I + : |

awa nāk Salib ən THN

"c'est moi Salib (i)-n-təhun"

I-n-Tehun peut être un anthroponyme ou un toponyme. Le signe || est précédé d'un grattage et d'un défaut de la roche.

II. Rochers de Tafadak

La facture des *tifinagh* que l'on trouve sur les rochers bordant la source thermale de *Tafadak* se caractérise par leur localisation, le style du graphisme, les signes le plus souvent identifiables, la longueur des séquences.

Les inscriptions lisibles sont toutes gravées sur les parois rocheuses bien visibles dès qu'on s'en approche, les plus nombreuses étant situées sur les dalles supérieures bien exposées au soleil contrairement à celles de la grotte

d'Aligurran suffisamment abritées. En dépit de cette exposition aux intempéries, les inscriptions de Tafadak ont bien résisté à cette situation et demeurent tout à fait visibles.

Le style du graphisme est particulier car bien que les *tifinagh* soient nettement identifiables, les signes sont superficiels, à la différence de ceux de la grotte. Il s'agit d'une facture sobre, ne résultant probablement pas de l'emploi d'un instrument servant à inciser.



ligne horizontale, droite-gauche (FT 101) ; trois lectures sont possibles :

Ὥ | [ɔɔ] : + Ε Κ

Ubanna (?) iwāt Adum / Dima

Ubanna (?) a frappé Adum (H) ou Dima (F)

Ὥ || [ɔɔ] : + Ε Κ

Bəlqu iwāt Adum / Dima

Belqu a frappé Adum (ou Dima)

Ὥ || : : + Ε Κ

Abnanaw iwāt Adum Dima

Abnanaw a frappé Adum / Dima



Ce document montre plusieurs techniques propres à l'utilisation d'un espace qui n'est pas limité comme dans la grotte (TF 087-089).

On distingue, à droite des lignes brèves horizontales, de 3 à 6 signes dont l'un repris deux fois ☩ appartenant à l'alphabet de l'Aïr avec la valeur γ (=gh), ce qui n'est pas étonnant puisqu'on est sur les lieux mêmes

de cette caractéristique ; elle permet alors de dire que le graveur appartient probablement, aux Kel-Ayar.

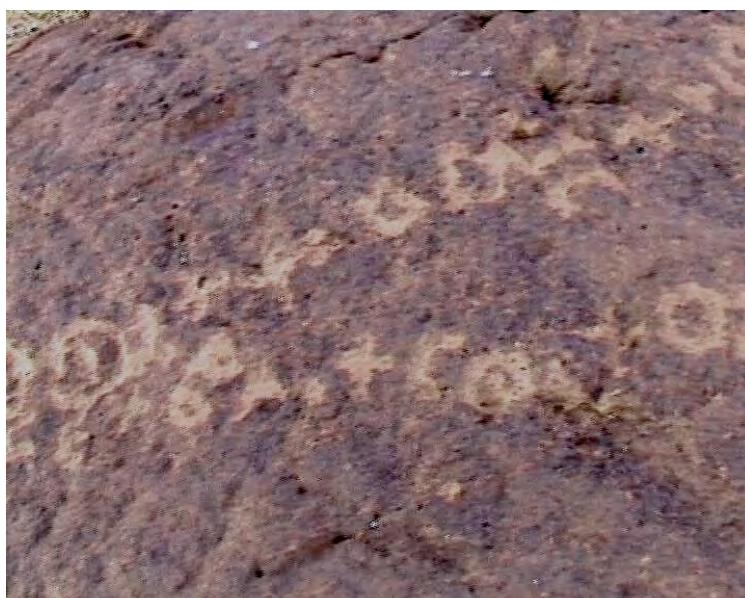
Au centre, une longue ligne de 29 signes qui commence à droite par un petit crochet haut-bas se prolonge horizontalement de façon légèrement sinuuse ; sur la gauche, il se produit une bifurcation prolongée en deux branches sans que l'on puisse se prononcer maintenant sur l'autonomie de l'une ou l'autre ou du prolongement de la ligne initiale. Il semble que les graveurs de cette région prennent la technique dite *akatab ibbərdāgān* "écriture en fourche".

Au-dessous et au centre, une ligne horizontale droite-gauche de 7 signes ou peut-être 8 si le dernier signe isolé et à distance du 7^e en fait partie.

Autres exemples de l'utilisation sans contraintes de l'espace :



C'est une ligne sinuose si l'on ne tient pas compte de la ligne en partie effacée, en haut à gauche qui, sinon, constituerait un retour en boustrophédon. (TF 108)



Autre exemple de bifurcation (TF 110).



On remarque qu'ici les inscriptions constituent de longues séquences, souvent en boustrophéonds sur de vastes panneaux qui sont difficiles à fixer en un plan sur les relevés photographiques. Autres obstacles, les signes sont dissimulés par l'ombre des feuillages qui les camouflent. En raison de ces contraintes, la prise de vue de ces longues lignes continues s'est révélée difficile même avec la caméra en plan séquence. Une véritable vue d'ensemble nécessiterait un matériel que je ne possédais pas. Ces longues lignes d'écriture semblent simuler, au regard, une pratique ludique des *tifinagh* que l'analyse serait peut-être susceptible de révéler

Ce panneau, dont la partie à droite manque ici et figure sur un autre document, présente un ensemble d'inscriptions sémantiquement très classique :

• **ligne 1**, en haut de gauche à droite (TC 21, TF 088) :
 + O X : + I + : : || + C : + I # || C H || :
Tərzây tənnät økkokäla tamakat ən jähannama fell-ak
 "Terzaghi a dit j'ai piétiné la braise de l'enfer à ton sujet"

Le nom propre à l'initiale est un nom de femme qui signifie "elle a porté bonheur", nom propitatoire comme souvent. Le nom féminin, souvent absent, peut être remplacé par un pseudonyme qui n'est identifiable que par le destinataire. La femme exprime, dans ce message, son amour ardent à un homme qu'elle aime réellement. Elle n'écrit pas le nom du destinataire pour lequel elle est prête à se sacrifier, sans exclure de se jeter sur les braises de l'enfer, ultime abnégation attestant la force de ses sentiments.

• **ligne 2**, de gauche à droite, séparée par un espace, dans le prolongement de la précédente :

: | : : C E I

awa năk Axmadan (ou *Xammadin*)
 "c'est moi Akhmadan (ou Khamadin)"

Le nom propre de personne est *Akhmadan* ou *Khamadin* selon la vocalisation, les deux formes étant très fréquentes comme prénom chez les Touaregs. A noter que la gémination n'est pas notée en *tifinagh*.

En dessous de celle-ci on peut lire + E I "Tidén", toponyme désignant une vallée proche de ce site où sont gravées ces inscriptions.

• **ligne 3**, de droite à gauche :

· - H || + I + O || I - : || X - || H || : - O : - Φ E E k [nt] l t n t r h n a k l [za] a l f l k s k b d y
Kanetel tənnät RHNa Kel-Azel fel-ak əs økke Beddi
 "Kantel qui dit RHNa des Kel-Azel c'est à ton propos que je vais à Beddi".

autre énoncé possible :

Kantel tənnät ørhe (i)n Kel-Azel a fel-ak s økke Beddi
 Kantel qui dit : j'aime un des Kel-Azel c'est à ton propos que je vais chez Beddi.

Il faut noter que le signe 2 a la valeur *nt* ou *t'* dans cette région. Ce caractère à valeur biconsonantique est rarement employé. Dans l'éventualité de cette seconde valeur, le nom pourrait être *Akut'la*, nom d'homme, qui n'est pas plausible devant le participe féminin.

• **ligne 4**, de droite à gauche sous la ligne 2 :

· : - || + C : + H : - || Φ O | C
økkokäla tamakat fel-ak Ibrahim
 "j'ai piétiné la braise à ton sujet Ibrahim"
 Il y a eu une métathèse (voulue ou non) pour *fel-ak*, H : - || au lieu de H : - . C'est la reprise du message de la ligne 1, le nom de la femme n'est pas mentionné, mais celui du destinataire est indiqué.

On remarque que, dans le site de *Tafadak* il existe un grand nombre de séquences relativement longues pouvant compter plus d'une trentaine de signes. On constate aussi que certaines de ces séquences ont souvent une partie commune aboutissant à une bifurcation et se prolongeant en deux branches. L'une d'elles pourrait commencer à ce point d'intersection. Comment traiter cette écriture, *akatab ibberdâgân*, "écriture en fourche" ? Cette technique et la constitution de boustrophédon semblent très prisées. Le dépouillement du corpus contribuera sans doute à explorer la nature des messages.

*

En prélude à une étude comparée de divers corpus, j'ai présenté brièvement les caractéristiques générales de ces deux sites riches en inscriptions, de nature et de topographie différentes. Leurs spécificités et leur environnement en font des étapes à ne pas négliger.

Mohamed Aghali-Zakara

Références bibliographiques

- AGHALI-ZAKARA, M., DROUIN J. 1979, *Traditions touarègues nigériennes*, Paris, L'Harmattan.
 ALOJALY, GH., MOHAMED, Gh. PRASSE, K.-G., 2003
Dictionnaire Touareg-Français, 2 vol., Univ. of Copenhague.
 CASAJUS, D., 2000, "L'errance d'Imru'l-Qays : poésie arabe et poésie touarègue", *Journal des Africanistes*, 72(2) : 139-151.
 FOUCAULD, Ch. de 1940, *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose.
 FOUCAULD, Ch. de 1951, *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose.
 GALAND, L. 1999, éd. *Lettres au marabout – Messages touaregs au P. de Foucauld*, Belin.
 HANOTEAU,A., 1896,*Essai de grammaire tamacheck*, Alger.
 PRASSE.K.G., 1972-1974 : *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, I-III: Phonétique, écriture, pronom, pronom, Copenhague, Akademisk Forlag.

LES SIGNES COMPOSITES À VALEUR BICONSONANTIQUE (2)

On a vu, dans la livraison précédente, un essai de description des signes composites ayant une valeur biconsonantique et leurs usages dans différents alphabets touaregs, les *tifinagh*. (Drouin 2011 : 9-12)

D'autres signes peuvent être considérés, graphiquement, comme composites, c'est-à-dire constitués de cercles, de traits ou de points, éléments associés ou non, n'ayant qu'une valeur monoconsonantique. Ici, les signes composites sont ceux que les Touaregs appellent *tifinagh aqqânnen* "signes liés" ou *ərtâyen* "mêlangées" ayant une valeur biconsonantique.

Dans des alphabets différents, ces signes biconsonantiques ont des formes et des valeurs multiples. Il s'agit donc ici de l'étude morphologique de ces signes et des procédés graphiques constituant des invariants et des variants, dans les occurrences régionales. On verra les valeurs et les interférences entre les différents signes mono- et bi-consonantiques puis, les fonctions comme outils de lecture et le cas très particulier des logogrammes qui jouent un rôle dans l'apprentissage et la communication. Deux cas particuliers issus du contact avec l'écriture arabe, chez des Touaregs arabisés, montrent l'usage des signes diacritiques de cette écriture et des tentatives d'établir une écriture cursive.

I. Morphologie des signes et procédés graphiques

Pour tenter de déterminer les techniques d'associations graphiques et les structures du graphisme, on considérera d'abord la configuration de ces signes composites ayant une double valeur phonétique, c'est-à-dire les éléments qui organisent leur structure, indépendamment de leurs valeurs qui peuvent être multiples pour un même signe (v. II: "valeurs").

La classification retenue est elle-même complexe et pourrait être autre, mais elle a semblé efficace pour apprécier les processus de construction et essayer de comprendre comment est née l'*idée inventive* même de ce type de signes graphiques. Ils n'ont pas été signalés, jusqu'à présent, dans l'écriture libyque de l'Antiquité, considérée comme l'ancêtre de l'écriture touarègue.

On pourrait penser que l'emploi de ces signes abrégeait le lent et difficile travail graphique sur les rochers ou était favorable aux supports à surface réduite, papier, tissu, baguette végétale.... Des explications obsolètes ont même été avancées, arguant de la nécessité de "gagner du temps" alors que les nomades (surtout ceux du temps jadis) disposaient de tout leur temps. En fait, il s'agit d'une technique graphique ayant un rapport avec la vocalisation.

Cette écriture, non cursive ni segmentée, est encore plus compacte par l'utilisation de ces signes condensés constituant, selon l'expression de L. Galand, une "écriture de graveur". On a vu (*Lettre 17* : 2011) que le classement des signes biconsonantiques pouvait se faire selon l'inclusion de l'un par l'autre, par adjonction, par abrègement de l'un des deux, par rotation du signe simple monoconsonantique qui acquiert alors la valeur biconsonantique.

Abréviations : H (Ahaggar, *tahaggart*), D (Adrar, *tadghaq*), Y (Aïr *tayart*), WD (Azawagh, *tawellemmet* de l'Est), WA (Azawagh, *tawellemmet* de l'Ouest), C1 1^{ère} consonne, C2 2^{ème} consonne.

I. 1. Morphologie de ces graphèmes

Ces signes composites comprennent deux consonnes C1C2, sans voyelle médiane. Ils ne correspondent pas à toutes les situations consonantiques possibles telles qu'on vient de définir ces associations et que le permettrait la structure de la langue. Leur nombre semble, à première vue, arbitraire et inégal dans les différents systèmes graphiques examinés :

- le plus souvent, C1 est le signe dominant et C2 peut soit lui être adjoint à l'intérieur d'un signe fermé, soit à l'extérieur comme appendice, ou par association à des signes ouverts :

rt - ou - *r* et *t*
mt - ou - *m* et *t*
nb - - *n* et *b*
nf - - *n* et *f*

Ces caractères n'admettent qu'une seule lecture, même si la graphie peut être trompeuse en majorant C2 : on lit *nf* C1C2 et non **fn* (v. Galand, *Lettre 3*, 1997).

- le plus souvent, C1 est le signe dominant et C2 peut soit lui être adjoint à l'intérieur d'un signe fermé, soit à l'extérieur comme appendice, ou par association à des signes ouverts :
- les signes à points associés aux signes à traits :

yt - - *y* et *t*
nt - - *n* et *t*
nz - - *n* et *z*
nj - - *n* et *j*

- les signes réorientés

C'est une technique graphique propre aux Kel-Denneg de l'Azawagh nigérien (WD) : C1 est seule à subir une rotation de 90° et acquiert une valeur biconsonantique inattendue, C1C2. Leur nombre ne semble pas dépasser cinq :

b - *mb*
d - *nd*
f - *nf*
š - *nš*
t - *lt*

I. 2. Techniques de composition : travail graphique

Tous les systèmes graphiques régionaux comprennent les associations C1C2, C1 *n*-initial et *-t* final mais d'autres compositions existent : les consonnes initiales C1 *b*-, *m*-, *l*-, *r*-, et une grande variété de C2 : *-z*, *-f*, *-d*, *-k*, *-γ*, *-l*, *-m*, *-n*, *-j*, *-g*...

Le nombre de ces signes varie selon les régions et à l'intérieur d'une même région, les auteurs eux-mêmes sont soit hésitants soit incomplets. Chaque région de référence (H *tahaggart*, D *tadghaq*, WA *tawellemmet* de l'ouest, WD *tawellemmet* de l'est, Y *tayart*) n'est pas étanche ni délimitée : ce nombre est instable quand des signes sont oubliés parce que peu utilisés, certains sont recréés voire

empruntés aux régions proches, véhiculés à l'occasion de déplacements et d'échanges et intégrés dans le système local. On peut tout de même donner une approximation tout en notant que les occurrences phoniques sont moins nombreuses que les occurrences graphiques comportant de nombreuses variantes (v. II.2).

La morphologie de ces signes est multiple : on peut la résumer de la façon suivante, sans revenir sur les signes fermés et ouverts déjà examinés.

- abrègement de C1 ou C2

ng, ny .J - le trait vertical appartient à C1 *I n* ou C2 *T g*, il est utilisé deux fois ; la différenciation entre *J* et *T* est assurée simplement par le déplacement de l'un des deux points.

g^yt # - le trait vertical de *T g*, *g^y* est réutilisé pour *# t*

- abrègement de C2

nt *H* - *I n* et *+ t* - réduction de *+* à la barre horizontale. réutilisation de *I n*

nz *A* - *I n* et *X z* - réduction de C2, réutilisation de *I n*

nj *++* - *I n* et *# j* - réduction de C2 *# j*

yt *E* - *E y* et *+ t* - réduction de C2 *+ t*

lt *#+* - *ll l* et *+ t* - réduction de C2 *+ t* à la barre horizontale

f/ I - *I f* et *t* - réutilisation du trait vertical pour *+ t*

- changement d'orientation

C'est le cas des cinq signes signalés (WD), et aussi de *ny* *##* (WA) dont l'orientation horizontale le différencie de *ng* *##* (WD).

- asymétrie

nt t - c'est l'asymétrie de C2 *+ /t/* qui donne la valeur biconsonantique avec réutilisation de C2 *I /n/*

ng ny .J - vu également dans l'abrègement de C1 ou C2, ci-dessus : c'est la position décalée des points qui donne la valeur biconsonantique

wt # - les ponts décalés pour : */w/* évitent une confusion possible avec *# /g^yt/*

- redoublement partiel

nk ## - *:· /k/* est redoublé et adjoint à chaque extrémité de *I /n/*

ng ## - redoublement des points de *T* et réutilisation du trait vertical pour *I /n/*

- signes atypiques

Ils sont peut-être empruntés à d'autres systèmes graphiques non répertoriés ou disparus, ou à des créations individuelles :

nz ? - sans explication possible actuellement, connu uniquement dans le système WD

ny ## - on reconnaît *+* - *t* et *:· q* ou *γ* dans d'autres systèmes alors que cette valeur en *tayart* est représentée par *##*, qu'on ne retrouve pas dans *+* et *:·*

lt X - fait partie des signes "à "changement d'orientation"; on ne trouve pas trace de C1

nd X- C2 V d est redoublé en mode inversé, C1 *I n* n'est pas représenté, mais une autre graphie locale (D) donne une lecture différente et complète, C1C2 *A I n* et *A d*. Ce signe n'est signalé que dans le système graphique D.

II . Valeurs

L'examen morphologique a déjà montré qu'un même signe peut avoir plusieurs valeurs et qu'une occurrence phonétique peut être représentée par plusieurs signes ayant diverses configurations.

On va examiner ce qui est commun aux différents systèmes graphiques et ce qui est particulier à certains d'entre eux. Cela conduit à considérer le polymorphisme et la polyvalence de ces signes composites et de signaler quelques faits d'interférences mono- et bi-consonantiques.

II. 1. Invariants et variants régionaux

- invariants

Ce sont généralement des signes dont la configuration est simple, par inclusion et/ou adjonction de C2 à C1 sous forme d'appendice. Ces (bi)consonnes sont aisément reconnues et les plus employées :

rt *⊕ O* (H, D, WA, WD, Y)

st *⊕ O* (H, D, WA, WD, Y)

rn *O* (WA, WD, Y) - *I n* ne peut intégrer *O r* au risque de se confondre avec *Φ b*

rk *⊕* (WA, WD, Y)

rg *⊕* (WA, WD, Y)

rs *◎* (WD)

nk *T #* (H, D, WA, WD, Y)

yt *E* (WA, Y)

wt *# #* (H, D, WA)

La liste n'est pas complète.

- variants

La variabilité interrégionale des signes composites est d'abord celle de la variabilité des monoconsonnes :

- *d* *A L* (H, D), *E* (WA, WD, Y)

nd *A* (H, D), *E* (WA, WD, Y), on a vu *X* (D), création individuelle (?)

- *f* *H* *I* (H, WA, Y), *I* (D, WA), *I* (WD)

ft *I* (D, WA)

Les variants par rotation de C1 (limités à WD) peuvent être remplacés par les signes d'usage courant. Les signes atypiques tels *X* ou *S* font partie des créations originales.

Les variations phonologiques, dans certains parlers, génèrent des variations graphiques : c'est le cas des emphatiques (pharyngales) notées en *tahaggart* (H) et de la palatalisation en *tahaggart* (H) et en *tayart* (Y), mais non en *tadghaq* (D) et en *tawellemmet* dans les régions méridionales (WA, WD) :

- *d* *E* (H, D), *d* (WA, WD, Y)

nd *E* (H, D)

- *t* *E* (H, D), *mt* (WA, WD, Y)

- *g* *T* (WA, WD, Y), *X* (H)

g^y *T* (H), *g* (WA, WD, Y)

t^y *I* (Y) et *nt* (WA, WD)

II. 2. Polymorphie et polyvalence

Aux occurrences phonétiques relevées correspondent un nombre beaucoup plus élevé d'occurrences graphiques : dans le même groupe et dans d'autres régions, on fait le même constat, un graphème peut avoir plusieurs valeurs car "la valeur change mais le tracé reste" (Galand 1989 : 71) :

- polymorphie : plusieurs signes ont la même valeur. :

mt ⚡ ⚡ ⚡ ⚡ ⚡ ⚡ ⚡
 nt ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 nd ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 nz ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 nj ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 $n\gamma$ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 ng ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂
 lt ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂ ⌂

- polyvalence : un signe a plusieurs valeurs :

I j (H), f (H, D, WA)
 J' $n\gamma$, ng (H, D, WD, Y)
 H nj , lt (D)

Au total, en incluant toutes les variantes dans les systèmes consultés, le nombre de signes graphiques pourrait être évalué à 93 pour 43 occurrences phonétiques, inégalement représentées dans les cinq systèmes étudiés : 11 (D), 16 (H), 18 (WD), 19 (WA), 22 (Y).¹

II . 3 . Interférences mono- et bi-consonantiques

Un même graphème peut avoir à la fois une valeur monoconsonantique et une valeur biconsonantique, selon les parlers :

$\text{H} \text{ I}' f$ (H, D, WA, WD, Y), $\text{H} nf$ (WD)
 $\text{E} t$ (H, D), mt (D, H, WA, WD)
 $\text{H} t'$ palatalisé (Y), nt (H, D, WA, WD)

La confusion peut dépendre uniquement de la proportion entre les traits horizontaux et verticaux - # n^y et # lt , de la qualité de la gravure et de la réorientation des signes, concomitamment avec la réorientation de la ligne d'écriture.

III . Outils de lecture et identification régionale

On a vu (*Lettre 17* : 10a) que deux consonnes constituant un seul signe ne peuvent être séparées par une voyelle. Dans cette écriture compacte (non cursive, non segmentée, non vocalisée), cette information graphique est un précieux outil de lecture. En effet, le lecteur, quand il connaît suffisamment l'alphabet complet (consonnes et bisonsonnes) utilisé pour écrire le message, est dispensé de la restitution, souvent aléatoire, des voyelles susceptibles de participer à la reconstitution du "mot graphique". Alors, ce qui paraît compliqué et hasardeux dans l'utilisation de ces signes est, en réalité, un outil de lecture:

$+$ $\text{I} \text{ II} +$ *taholat* "courage ; manque de respect"
 $t h l t$
 $+$ $\text{I} \text{ H}$ *təhult* "salutations"
 $t h lt$

Les deux termes ont la même racine *HL* : la biconsonne $\text{H} lt$, à la fin du second, permet la distinction sémantique.

Il résulte des observations précédentes que la variété de ces signes composites, quand ils sont reconnus comme appartenant à un alphabet régional précis, permet d'identifier des systèmes phonétiques particuliers en les différenciant des signes polyvalents :

$\text{E} mt$ (WA, WD, Y) et t (H, D)
 $\text{#} z$ (H, D), ou j (WA, WD, Y)
 $\text{I} f$ (H, D, WA) ou g^y (D) ou j (H)
 $\text{T} g^y$ (G)

H /f/ (WD) prend la valeur /nf/ après la rotation du signe simple de 90° I'

A /nd/ n'est employé qu'en *tahaggart* (H) ou g (D, WA, WD, Y)

Par ailleurs, la graphie peut permettre aussi d'identifier les réalisations vocaliques régionales de façon précise, dans certains cas :

H *ult* "fille de" (H, D,...)
 $\text{I} +$ *wəlat* "fille de" (WD...)

Il s'agit de variantes régionales de la même racine *WLT* : la différence de réalisation génère une différence graphique.

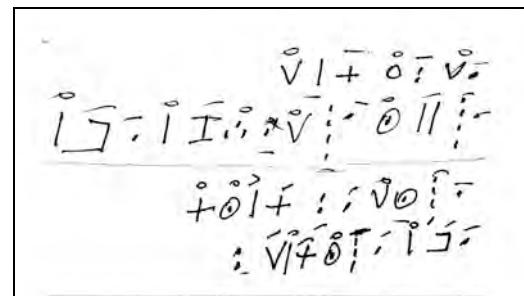
IV . Analogie avec l'emploi du *sukun* arabe

Le procédé qui consiste à employer des signes biconsonantiques pour signifier l'absence de voyelle en un point donné de la succession des graphèmes peut être considéré comme analogique avec le procédé employé dans l'écriture arabe qui indique l'absence de la voyelle brève par un petit signe diacritique arrondi au-dessus de la consonne qui n'est pas naturellement vocalisée. C'est le *sukun*. Ce signe diacritique joue donc le même rôle que le signe biconsonantique sans que l'on puisse considérer qu'il s'agit d'une influence ou d'un emprunt car les techniques sont très différentes.

L'usage des signes diacritiques associés aux *tifinagh* a été relevé, il y a quelques décennies, chez des Touaregs Kel-Antessar du Mali, lettrés en arabe. Parmi les signes diacritiques notant les voyelles brèves en arabe (voyelles pleines en touareg), ils emploient aussi le *sukun* sur les consonnes non vocalisées, dans la séquence graphématisque et sur la consonne finale (v. Coninck et Galand : 1960).

En 1994 à Bamako, j'ai relevé, auprès de Mohamed El Mehdi ag Attaher El Ansari de la chefferie des Kel-Antessar de Goundam, quelques textes dont j'extraie les lignes suivantes.

L'orientation de l'écriture est celle de l'écriture arabe, de droite à gauche, la lecture se fait de haut en bas :



ligne 1 *ad war tannid* "ne parle pas"

ligne 2 *ahalas a hi-d-ikfān aman* "c'est l'homme qui m'a donné de l'eau"

ligne 3 *a has-d-awy tanust* "il lui apportera de la gomme"

ligne 4 *aman a has-tan-d-awy* "l'eau, il la lui apportera"

La transcription restitue la vocalisation telle qu'elle est notée avec les signes diacritiques de l'écriture arabe qui ne correspondent pas exactement à la vocalisation touarègue orale.

On remarque :

• ligne 1 : trois consonnes supportent le *sukun*, $\text{V} d$, $\text{O} r$, $\text{V} d$; les signes 4 et 5 pourraient être écrits avec la biconsonne ⊕ rt , le signe final supporte le *sukun*

¹ Ces chiffres corrigent ceux que j'ai donnés dans la *Lettre 17* et restent provisoires compte tenu de la variabilité des systèmes.

- ligne 2 : cinq consonnes supportent le *sukun*, ◎ *s*, ▼ *d*, □ *k*, ▲ *n*, △ *n*
- ligne 3 : trois consonnes supportent le *sukun*, ▼ *d*, ◎ *s*, + *t* ; les deux derniers signes ◎ et + pourraient être écrits avec la biconsonne ⊕.
- ligne 4 : trois consonnes supportent le *sukun*, ▲ *n*, ◎ *s*, □ *n* ; les s. 6 et 7 pourraient être écrits avec la biconsonne ⊕ *st*, les signes 8 et 9 ▲ *n* et ▼ *d* pourraient correspondre à la biconsonne ▲ .

L'étude de ces signes vocaliques associés aux *tifinagh* mérite d'être poursuivie ultérieurement.

Dans cette écriture syncrétique qui emploie le *sukun*, les biconsonnes ont complètement disparu : leur fonction a été remplacée par celle du signe diacritique sur la consonne non vocalisée. Ce constat de l'équivalence de fonction et d'usage, avec des moyens différents, biconsonne/*sukun*, renforce l'idée que les biconsonnes constituent un système graphique "raisonné".

V. Les logogrammes d'*Amerolqis*

Il s'agit d'un alphabet réputé être la création légendaire d'*Amerolqis*, personnage mythique, géant libertin dont les qualités et les performances sont celles d'*Imru-l-Qays* poète de l'Arabie préislamique (Aghali-Zakara et Drouin 1979).

Les consonnes énoncées sont des phonogrammes qui sont des logogrammes quand ils suggèrent "un groupe de mots apparentés par le sens [...] " les signes n'ayant de "signification que celles des mots qui lui sont associés habituellement ou par convention" (Gelb : 118-119). Le signe a donc une fonction d'aide-mémoire, d'une phrase ou d'un fragment de phrase, il est phraséographique.

Cet alphabet logographique d'*Amerolqis* est constitué de 22 consonnes et de 14 biconsonnes dont l'énoncé lui est particulier : pour les alphabets "ordinaires", chaque consonne est énoncée ou écrite dans une succession libre, non conventionnelle, puis sont mentionnées à la fin les biconsonnes. Ici, consonnes et biconsonnes sont énoncées de telle façon que la liste laisse apparaître un continuum sémantique dans la succession des logogrammes. La succession phonique et graphique enchaîne le signe de base et le signe composite qui lui est complémentaire dans une proximité articulatoire des phonèmes et de la combinatoire graphique.

Cet alphabet constitue donc un code graphique dont l'ordre est celui de l'exigence sémantique. En somme, le signifiant graphique et le signifié formulaire organisent un langage ésotérique intentionnel :

- | | | |
|---------------|-----------|--|
| ◎ <i>əssa</i> | <i>s</i> | <i>a kām-in asa</i> "je viendrai à toi" |
| ⊖ <i>ənsa</i> | <i>ns</i> | <i>ad ur tənsa</i> "ne dors pas" |
| ⊕ <i>əsta</i> | <i>st</i> | <i>astanna</i> "peut-être" |
| ○ <i>ərra</i> | <i>r</i> | <i>ərey</i> "je veux/je désire" |
| ⊕ <i>ərta</i> | <i>rt</i> | <i>ad ur tənna</i> "ne parle pas" |
| + <i>ətta</i> | <i>t</i> | <i>ət̪əwəy-kām-in</i> "je t'ai oubliée" |
| ⊣ <i>ənta</i> | <i>nt</i> | <i>nāk ənt a ərey</i> "moi c'est elle que j'aime" |
| □ <i>əkka</i> | <i>k</i> | <i>a kām-in asa</i> "je viendrai à toi" |
| ‡ <i>ənka</i> | <i>nk</i> | <i>ənkər-in ad^nəgu takkāyt</i> "lève-toi nous ferons la conversation" |
| <i>əlla</i> | <i>l</i> | <i>əlley da fāw</i> "je suis toujours là" |
| ✗ <i>əlta</i> | <i>lt</i> | <i>əltāyāy'kām</i> "je t'enlace" |
-

Cet alphabet de 36 signes, dont la suite est conforme à

ces exemples montre, dans la seconde partie, des défaillances de mémoire du narrateur quant à la signification des logogrammes. Les signes à points monoconsonantiques sont regroupés à la fin de l'énumération, semble-t-il, en fonction de leur morphologie et de leur proximité phonétique. Collecté en 1975, je n'ai ensuite retrouvé nulle part ailleurs, tant au Mali qu'au Niger, cette tradition graphique et la mention de son créateur légendaire dont le nom apparaît quelquefois dans des corpus de poésie (v. Casajus 2000). Dans ce domaine, il est le rival d'*Aligurran*, autre créateur supposé des *tifinagh* (v. ici même "la grotte d'*Aligurran*").

Ce "parler par énigmes", *iggitān*, est manifeste dans l'énoncé formulaire qui est une métaphore :

- | |
|--|
| ◊ <i>əyya γ (=gh)</i> |
| ◊ <i>ənya ny assa ən tədəden iwāt-i anya</i> "le fait de visiter les femmes m'a frappé le palais". |

Cet *iggi* fait référence au nouveau-né qui tête la première fois *barar iggāt anya* "l'enfant frappe le palais" et absorbe le colostrum, *adəyas*, de la première têtée. Le libertin *Amerolqis* évoque l'action première, pour lui, de courtiser les femmes. Cette tradition graphique cohérente est révélatrice de la vie socio-culturelle qui bannissait l'austérité.

On peut considérer, dans une certaine mesure, que ce texte, présenté comme un procédé de communication ludique, est aussi un procédé d'apprentissage de l'écriture, même sous forme ésotérique. Ce procédé participe aussi de l'apprentissage par jeux pictographiques (Drouin 1995 : 75-77) et sous forme poétique et rhétorique(Drouin 1999) : une "Randonnée touarègue" composée de 13 distiques est considérée, par les usagers qui la connaissent, comme une *təsawit*, "poème" d'apprentissage des *tifinagh*, même si, curieusement, on n'y relève qu'une seule biconsonne alors que d'autres étaient graphiquement possibles.

On note ainsi la cohérence de ces procédés de communication et d'apprentissage, à la fois didactiques et ludiques, de façon très élaborée, loin des pratiques austères et très encadrées dans d'autres sociétés de contact.

VI. Les biconsonnes dans une écriture cursive

Deux berger de l'Azawagh et de l'Aïr au Niger, rencontrés dans les années 90, m'ont montré comment ils écrivaient les *tifinagh* en reliant les signes. Ayant appris l'écriture arabe dans des écoles coraniques rurales, ils tentaient, avec un certain savoir-faire, d'utiliser, pour les *tifinagh*, ce qu'ils connaissaient pour l'écriture arabe. Leur apprentissage de l'arabe leur avait appris également la segmentation des unités indépendantes de la langue ou, tout au moins, ce qu'ils concevaient de l'indépendance de certains termes.

Ce qui nous intéresse ici c'est le traitement des biconsonnes. J'extrais quelques termes, qui comportent ces signes composites, d'un petit texte de 14 lignes tracées sur une feuille de cahier d'élcolier. Les lignes sont horizontales, écrites de gauche à droite alors que, suivant le modèle arabe, on s'attendrait à une orientation de droite à gauche. La 1^{ère} ligne commence en bas de la feuille, les autres progressent vers le haut par des retours à la ligne, sans boustruphédon employé souvent dans l'écriture traditionnelle.



d γ nk k n

day I-n-kokān "à I-n-kokan", toponyme, lieu-dit à l'ouest du massif de l'Aïr ; le signe initial Ⓛ d subit une rotation de 90°, le s. : γ (=g) h est couché sur la ligne, ♫ nk est porté par l'allongement du trait horizontal.



h n nk k n

ihān I-n-kokān "étant à I-n-kokan"

le signe à points initial Ⓛ h est couché sur le trait horizontal au lieu d'être vertical, même remarque que précédemment pour ♫ nk.



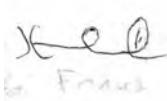
t z rt

tizart "avant, auparavant", le signe final est le s. composite rt ⊕.



t nt t

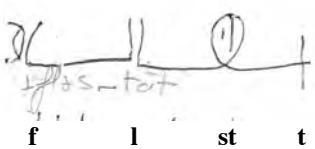
tantut "femme", la biconsonne † nt/ est une des multiples formes pour cette valeur



f r ns

frans "France"

le dernier signe est la biconsonne ⊕



ifləs-tāt "il l'admine/ lui fait confiance", la biconsonne ⊕ st a été écrite par erreur ⊕ ns, comme dans *frans*, en omettant le 2^e trait intérieur ; la biconsonne établit le lien entre le verbe *ifləs* et le pronom *tāt*.

Ces exemples montrent l'emploi fréquent de trois biconsonnes dont C1 est un cercle qui inclut C2 : ⊕ rt, ⊕ st, ⊕ ns, et une 4^e moins fréquente ♫ nk, ainsi que † nt. Le cercle s'intègre assez facilement par une boucle du tracé de la ligne horizontale qui tente de relier toutes les lettres d'un mot. Les autres sont posées, avec plus ou moins de bonheur, sur le trait de liaison.

On ne relève pas ici l'emploi des signes diacritiques comme précédemment. L'intervention dans l'écriture traditionnelle n'a pour but que d'établir une graphie cursive, sans remettre en cause le système vocalique.

*

L'interrogation qui s'impose d'emblée est celle concernant la pluralité des configurations, tant à l'intérieur d'une zone géographique qu'à l'extérieur, entre les régions. Déjà, en 1948, A. Basset écrivait : "il est évident, ne serait-ce que par la répartition régionale de certains signes [...] qu'il n'y a pas eu uniformité absolue d'alphabet de bout en bout du domaine et qu'un signe n'y a pas nécessairement partout la même valeur" (p. 171). Cette pluralité est évidente dans les relevés de Chabot pour le libyque.

On peut penser que la liste de ces signes composites n'est pas fermée et ne peut, actuellement, être exhaustive dans la mesure où d'autres signes peuvent être inventés par les usagers qui en éprouvent le besoin et même oubliés, comme semble l'indiquer leur nombre réduit connu dans certains groupes. On en a pour exemple le décompte que l'on peut faire en comparant le système libyque des signes monoconsonantiques et le système des *tifinagh* qui n'ont en commun que six signes ayant même morphologie et même valeur, déperdition au long de deux millénaires au moins (Aghali-Zakara et Drouin : 1973-1978).

Actuellement, aucun indice ne permet de situer les débuts de cette pratique dans le temps et dans l'espace, dans la période intermédiaire entre les usages libyques et les usages touaregs, espace spatio-temporel où l'on tente de situer les inscriptions rupestres sahariennes.

Bien des questions restent en suspens. Une réflexion de D. Cohen, concernant les langues, peut être retenue pour cette écriture : "les formes correspondent à des besoins de communication spécifiques" (Ayoub et Cohen 1993 : 70).

L. Galand propose de considérer l'inventaire des signes composites comme un "trait culturel" propre à une société pour améliorer la technique de l'écriture, ce qui pourrait expliquer "leur absence des inscriptions libyques et canariennes, produits d'autres cultures" et des données linguistiques (Galand 1997).

On peut considérer que cette "invention graphique" n'est pas figée et continue à se diversifier au gré des réalités phonétiques et des exigences des usagers, même si les créations alphabétiques modernes, dans des zones excentriques, ne sont pas favorables à ce système complexe et même sophistiqué.

Les changements sociétaux et la diversité des populations sont à l'origine de cette variabilité qui se manifeste par la pluralité des alphabets, ce qui n'entame pas l'unité de cette écriture (v. Galand 1989 : 71-85).

Peut-on rapprocher cette invention de l'invention des diacrités de l'écriture arabe, dont la technique est différente mais l'idée comparable, pour intervenir dans des systèmes consonantiques proches ? Car, le *sukun* semble bien jouer le même rôle que le procédé biconsonantique : dans les deux cas, il s'agit d'indiquer, avec des moyens différents, l'absence de voyelles entre deux consonnes, information précieuse pour le lecteur. Par contre, dans bien des exemples de l'emploi des diacrités arabes avec les *tifinagh*, on n'a pas relevé l'emploi du *shadda* qui indique la gémination de la consonne, ce qui n'a pas lieu d'être puisque la gémination n'est pas notée en *tifinagh*. A l'inverse, deux consonnes semblables conjointes sont

nécessairement séparées par une voyelle (non écrite mais à restituer à la lecture). Généralement, on note en *tifinagh* ce qu'on réalise à l'oral, c'est particulièrement le cas aussi pour les assimilations, situation phonétique très fréquente qui est en rapport avec le débit : c'est la réalisation qui est écrite.

Les deux exemples de syncrétisme montrent, dans le premier, que l'emprunt ne concerne que le système vocalique et que l'emploi du *sukun* aboutit à l'ignorance des biconsonnes (connues ou non des usagers). Dans le deuxième exemple concernant l'écriture cursive (il y eut d'autres tentatives éphémères), l'invention ne concerne que le graphisme qui tente de relier et d'adapter les signes composites et les consonnes, sans emprunter une autre orientation de l'écriture. L'influence de l'arabe n'a pas entraîné des essais de segmentation dans l'un et l'autre cas.

Références

- AGHALI-ZAKARA, M., 1993, "Les lettres et les chiffres - Ecrire en touareg", *A la croisée des Etudes libyco-berbères*, Mél. offerts à P. Galand-Pernet et L. Galand, J. Drouin et A. Roth éds, Paris, Geuthner : 141-157.
- , 1999, "L'écriture touarègue", *Lettres au marabout*, L. Galand éd. , Paris, Belin : 109-117.
- , 2001, "Unité et diversité des libyco-berbères", *Lettre du Rilb* 7, Paris, EPHE.
- , 2002, "Unité et diversité des libyco-berbères (2)", *Lettre du Rilb* 8, Paris, EPHE.
- AGHALI-ZAKARA, M. et J. DROUIN, 1973-1979, "Recherches sur les *tifinagh*-1. Éléments graphiques, 2. Elements sociologiques, CR du Glecs t. XVIII-XXIII, fasc. 2 : 245-272, 279-292.
- , 1979, *Traditions touarègues nigériennes - Amerolqis héros civilisateur préislamique et Aligurran archéotype social*, Paris, L'Harmattan.
- , 2009, "Station du Bonhomme, messages écrits - Vallée de Mammanet (Aïr nigérien)", *Lettre du Rilb* 15, Paris, EPHE : 2-10.
- AG WATANOUFAN (sd), *Etude sur les *tifinagh**, Mémoire de l'Ecole Normale, Bamako, Mali.
- AYOUB, G., 1993, "La linguistique et l'Ecole", Entretiens avec David Cohen, *Le gré des langues* 5 : 50-73.
- BASSET, A., 1959 (1948), "Ecritures libyque et touarègue", *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck : 171.
- CASAJUS, D., 2000, "L'errance d'Imru'l-Qays : poésie arabe et poésie touarègue", *Journal des Africanistes* 72 (2): 139-151.
- CONINCK, P. de et L. GALAND, 1960, "Un essai des Kel-Antessar pour améliorer l'écriture touarègue", *CR du Glecs* VIII : 78-83.
- DROUIN, J., 1995, "Formules brèves et formes graphiques en touareg", *Bull. de Littérature Orale Arabo-berbère (Loab)* 22-23, CNRS : 67-98.
- , 1997, "Segmentation, vocalisation et polysémie", *Lettre du Rilb* 3, Paris, EPHE.
- , 1999, "Une randonnée touarègue ou l'apprentissage des *tifinagh*", *Loab* 27, CNRS : 31-59.
- , 2011, "Fonctions et usages des signes composites", *Lettre du Rilb* 17, Paris, EPHE : 9-12.
- FOUCAULD, Ch. de, 1920, *Grammaire touarègue (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger.
- GALAND, L., 1989, "Les alphabets libyques", *Antiquités africaines*, t. 25 : 69-81.
- , 1996, "Le piège des consonnes tendues", *Lettre du Rilb* 2, Paris, EPHE.
- , 1997, "Graphie et phonie - Les caractères à valeur biconsonantique", *Lettre du Rilb* 3 Paris, EPHE.
- , 1999, *Lettres au marabout - messages touaregs au P. de Foucauld*, Paris, Belin.
- GELB, J., 1973 (1952), *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion.
- Petites Soeurs de Jésus, 2002 (1968, 1982), *Initiation à la tayart*, Agadez, Niger.
- RODRIGUE, A. et PICHLER W., 2011, "Le supplicié des Azibs N'Ikkis (Haut Atlas marocain) et les inscriptions qui l'accompagnent", *Parcours berbères-Mélanges* offerts à P. Galand-Pernet et L. Galand pour leur 90^e anniversaire, Cologne, Köppe : 33-38.

Jeannine Drouin



Tombeau "dit" d'Aligurran (cliché M. Aghali-Zakara)

SOMMAIRES DES LETTRES – n° 2 à 18-19 (1996-2013)

n° 2 - 1996

Le piège des consonnes tendues, L. Galand
Déchiffrer n'est pas traduire, J. Drouin

n°3 - 1997

Graphie et phonie - Les caractères à valeur biconsonantique,
L. Galand,
Alphabets libyco-berbères et informatique, M. Aghali-Zakara
Segmentation, vocalisation et polysémie, J. Drouin

n°4 - 1998

La "mise en page" des inscriptions libyques, L. Galand
Du recueil empirique au traitement informatique,
M. Aghali-Zakara
Espace et orientations graphiques, J. Drouin

n°5 - 1999

Nouvelles inscriptions libyques, L. Galand,
Les marqueurs d'orientation dans la lecture des inscriptions,
M. Aghali-Zakara
Réflexions autour d'une recherche épigraphique dans l'Adrar,
J. Drouin

n°6 - 2000

L'écriture libyco-berbère et l'Egypte, L. Galand
Séquences graphiques et lecture déductive, M. Aghali-Zakara

n°7 - 2001

Un vieux débat : l'origine de l'écriture libyco-berbère, L. Galand
Note d'onomastique - anthroponymes, P. Galand-Pernet
Unité et diversité des libyco-berbères, M. Aghali-Zakara

n°8 - 2002

Faut-il traduire à tout prix ? L. Galand
Note d'onomastique - anthroponymes (2), P. Galand-Pernet
Unité et diversité des libyco-berbères (2), M. Aghali-Zakara

n°9 - 200

A propos d'une nouvelle inscription de Dougga, L. Galand
Messages graphiques et gravures rupestres, M. Aghali-Zakara

Les incipit dans les inscriptions rupestres, J. Drouin

n°10 - 2004

Les traits et les points, L. Galand
A propos de variantes graphiques, M. Aghali-Zakara
Sur un article de Béguinot, A. Aron

n°11 - 2005

La datation des inscriptions - Pour une évaluation des critères linguistiques, L. Galand
Dakfa, l'arbre aux écritures en tifinagh - Canton touareg de l'Imannan, M. Aghali-Zakara

n°12 - 2006

Nouveautés dans l'étude du libyque, L. Galand
Etude d'un panneau rocheux du nord de l'Aïr,
M. Aghali-Zakara
Apparemment possible de trois variantes graphiques du phonème γ (= gh), J. Drouin

n°13 - 2007

A propos d'une inscription libyco-latine de la Petite Kabylie, L. Galand
A propos d'une histoire de lion(s) et d'une inscription rupestre, M. Aghali-Zakara
Le signe # /h/ est-il aussi une mater lectionis ...?,
J. Drouin

n°14 - 2008

Noms 'libyques' de personnes à Cyrène, L. Galand
Epigraphie et pratiques rituelles, M. Aghali-Zakara
A propos de nouvelles inscriptions à Abalessa, J. Drouin

n° 15 - 2009

Editorial, L. Galand
Station du Bonhomme messages écrits - vallée de Mammanet (Aïr nigérien), M. Aghali-Zakara et J. Drouin

n° 16 - 2010

L'écriture libyque et les voyelles, L. Galand
Voyelles et semi-consonnes en tifinagh, M. Aghali-Zakara
Inscriptions rupestres de l'Adrar malien, J. Drouin

n° 17 - 2011

A propos de travaux récents sur l'écriture libyco-berbère,
L. Galand
Réflexions sur le libyque, M. Ghaki
Inscriptions rupestres de l'Ahaggar – Site de Tit,
M. Aghali-Zakara

Fonctions et usages des signes composites, J. Drouin

n° 18-19 2012-2013

Quelques publications récentes. L. Galand
Inscriptions libyques de Tunisie – Etat de la question
M. Ghaki
Tifinagh de la grotte d'Aligurran et de Tafadak.
M. Aghali-Zakara
Les signes composites à valeur biconsonantique (2),
J. Drouin